travers les ennemis et alla s'échouer à la côte. Les Anglais avaient eu deux vaisseaux coulés et plusieurs démâtés (21 mars 1705). Il fallut lever le siége. La possession de Gibraltar fut assurée définitivement à l'Angleterre par le traité d'Utrecht, et cette puissance n'a rien négligé depuis pour rendre inexpugnable une position qui est le boulevard de son commerce dans la Méditerranée. Après une nouvelle et inutile tentative pour reprendre Gibraltar, en 1727, l'Espagne offrit à l'Angleterre une indemnité de 50 millions pour que celle-ci consentît à lâcher sa proie; mais cette offre fut repoussée, et l'Espagne dut même, par le traité de Séville (1729), renoncer pour toujours à ses prétentions sur Gibraltar.

Mais le siége le plus important qu'eut à soutenir ce roc inaccessible, dont la possession est si chère à l'Angleterre, est le siége ou plutôt le blocus qui commença en 1779 pour ne se terminer qu'en 1783.

Après le combat d'Ouessant (27 juillet 1778), la France put se promettre de nouveau de disputer la souveraineté des mers à l'Angleterre, surtout lorsque son alliance avec l'Espagne, l'année suivante, lui permit de doubler ses forces. Le premier résultat de cette alliance fut le blocus de Gibraltar par l'armée espagnole, que soutenait une puissante escadre, tandis qu'une flotte formidable, composée de 34 vaisseaux espagnols et de 32 français menaçaient l'Angleterre elle-même d'une descente. Les Espagnols établirent un camp retranché près de Saint-Roch, en avant de Gibraltar; mais, pendant trois ans, toutes les attaques tentées contre la place demeurèrent infructueuses. Cependant la garnison, bien qu'elle eût été plusieurs fois ravitaillée, avait beaucoup souffert, et, en la tenant étroitement bloquée, on pouvait espérer qu'elle serait forcée de se rendre. Mais cette lenteur répugnant à l'impatience espagnole et à la vivacité française, on résolut de transformer le blocus en un siége régulier, dont les actives opérations devaient amener, grâce aux progrès de la guerre de siége, un résultat prompt et décisif. Le duc de Crillon, que recommandaient sa valeur et ses talents militaires, fut chargé des attaques du côté de la terre, avec une nombreuse artillerie et une armée de 30,000 hommes. De tous les points de l'Europe accoururent des volontaires de distinction pour partager les périls et la gloire de cette entreprise; on compta même deux princes français dans leurs rangs, le comte d'Artois et duc de Bourbon. Parmi tous les plans d'attaque qui furent alors proposés, celui du général Darçon, ingénieur français, fut préféré, et l'exécution en fut confiée, par le roi d'Espagne, à celui même qui l'avait conçu. Ce plan audacieux consistait à enlever Gibraltar, par mer, au moyen de batteries flottantes. Le brave général Elliot, gouverneur de Gibraltar, instruit du nouveau danger dont il était menacé, fit aussitôt creuser à fleur d'eau, dans les rochers, de profondes cavités, qui, semblables à celles de Malte, devaient lancer une grêle de pierres à une demi-lieue en mer.

A peine arrivé sur les lieux, le général Darçon avait, en effet, complétement changé le système d'attaque; les opérations par terre ne devaient plus être que secondaires et se borner à battre par ricochet les fortifications, tandis que les principaux coups devaient partir de la mer. Il commença par accumuler 500 pièces de canon des plus gros calibres et d'immenses magasins de munitions, et l'on construisit 10 énormes batteries flottantes tout à la fois insubmersibles et inaccessibles aux atteintes du feu. On se servit pour cela de 10 gros vaisseaux de commerce, qui furent rasés et recouverts d'un énorme blindage incliné, composé de trois épaisseurs contiguës de pièces de bois de chêne d'un pied d'équarrissage. On pensait que les bombes seraient impuissantes à percer cette épaisse cuirasse. Le côté de bâbord, destiné à faire face à l'ennemi, devait être, de plus, renforcé par un second doublage de bois de chêne de 5 pieds d'épaisseur. Ces 10 batteries flottantes, munies de réservoirs d'eau à l'intérieur, allaient se voir soutenues par une flottille de canonnières et par la grande flotte franco-espagnole. Les plus grandes de ces batteries étaient armées de 22 pièces de 24, placées sur deux lignes de 10 et de 12 pièces; toutes ensemble formaient un total de 155 canons et mortiers. Le jeu de ces redoutables machines réussit parfaitement en ce qui concernait la marche et les manœuvres.

Dans les premiers jours du mois de septembre 1782, on commença une nouvelle parallèle devant la place, et, le 10, on ouvrit du côté de la terre une canonnade terrible, qui dura trois jours; le 12, la flotte commandée par l'amiral Cordova, formée de 45 vaisseaux de ligne, arriva devant Gibraltar, et, le lendemain, on conduisit les batteries flottantes dans la rade, malgré un vent violent qui empêcha d'y faire entrer des chaloupes canonnières et des vaisseaux destinés à soutenir les batteries, afin de diviser le feu de l'ennemi. Un déluge de feux incendie alors Gibraltar, et, pendant tout un jour et toute une nuit, le détroit retentit d'une tempête d'artillerie qui porta l'épouvante jusque chez les populations du Maroc. Malheureusement, la fausse attaque du côté de terre cessa trop tôt; de plus, les myriades de projectiles lancés par les assiégeants frappèrent sans résultat les rocs creusés au fond desquels les canons ennemis tiraient en toute sécurité. Les Anglais dirigèrent alors sur les batteries flottantes une effroyable pluie de boulets, de bombes et d'obus; des boulets rouges de 42 les foudroyèrent, enfoncèrent tous les revêtements et les enflammèrent de toutes parts. Elles durent se retirer sous ce feu terrible, qui força leurs équipages à les abandonner, pour ne pas être eux-mêmes entièrement abîmés par les Anglais; peut-être le génie du général Darçon, auquel on est forcé de rendre un hommage mérité, malgré les malheurs de la journée désastreuse à laquelle son invention donna lieu, eût-il triomphé de tous les obstacles que lui présentaient la nature, l'art et le courage de ses ennemis, si tous les moyens d'attaque qu'il avait combinés eussent été mis à exécution tels qui les avait tracés dans son plan; mais le mouillage avait été mal reconnu, une partie des batteries flottantes touchèrent sur des bas-fonds, d'autres furent mal faites, et, pour comble de malheur, la flotte, par des incidents de mer, n'avait pu prendre part à l'action.

Il fallut en revenir au blocus; mais les hasards de la mer favorisèrent encore les Anglais : une tempête ayant maltraité et écarté la flotte franco-espagnole, l'amiral Howe, qui arrivait d'Angleterre avec 34 vaisseaux de ligne chargés de secours, de munitions de toute espèce, en profita pour franchir le détroit et pour ravitailler Gibraltar. Les Espagnols laissèrent alors un simple camp à Saint-Roch, pour empêcher, du moins, les Anglais de pénétrer en Espagne. Dans les négociations pour la paix, qui eurent lieu en juin 1782, entre la France et l'Angleterre d'un côté, et cette dernière puissance et l'Espagne de l'autre, le plus long et le plus vif débat porta sur Gibraltar, que réclamait opiniâtrément Charles III. Lord Shelburne, principal ministre, se montra un moment disposé à céder, mais au prix de la restitution de Minorque et des Florides, et d'énormes concessions aux Antilles; puis, il s'effraya d'abandonner Gibraltar, et consentit seulement à la cession de Minorque et des Antilles, que l'Espagne finit par accepter. Le traité définitif, qui fut signé le 3 septembre 1783, assura de nouveau à l'Angleterre la possession de Gibraltar; l'investissement et le siége de cet imprenable rocher avaient coûté aux puissances belligérantes, de 1779 à 1783, la somme énorme de 300 millions de francs.

En 1782, ce camp de Saint-Roch dont on parlait sans cesse, ce blocus, ce bombardement que les journaux officieux du temps vantaient avec exagération, les éloges qu'ils prodiguaient aux officiers des deux armées, qui la plupart du temps se promenaient dans ce camp où ils vivaient comme à la ville, finirent par fatiguer le public; on en fit des railleries à Paris, où l'on aime les actions promptes, plus qu'à Londres même; et un charmant poëte, qui se connaissait aux choses de la guerre, le chevalier de Parny, fit là-dessus une vive et spirituelle épître, que nous croyons devoir reproduire :

A Messieurs du camp de Saint-Roch,
1782.

Messieurs de Saint-Roch, entre nous,
Ceci passe la raillerie;
En avez-vous là pour la vie,
Ou quelque jour finirez-vous?
Ne pouvez-vous à la vaillance
Joindre le talent d'abréger?
Votre éternelle patience
Ne se lasse point d'assiéger;
Mais vous mettez à bout la nôtre.
Soyez donc battants ou battus;
Messieurs du camp et du blocus,
Finissez de façon ou d'autre;
Terminez, car on n'y tient plus.
Fréquentes sont vos canonnades;
Mais, hélas! qu'ont-elles produit?
Le tranquille Anglais dort au bruit
De vos nocturnes pétarades;
Ou s'il répond de temps en temps
A votre prudente furie,
C'est par égard, je le parie,
Et pour dire : « Je vous entends. »
Quatre ans ont dû vous rendre sages;
Laissez donc là vos vieux ouvrages,
Quittez vos vieux retranchements,
Retirez-vous, vieux assiégeants :
Un jour ce mémorable siége
Sera fini par vos enfants,
Si toutefois Dieu les protége.
Mes amis, vous le voyez bien,
Vos bombes ne bombardent rien;
Vos bélandres et vos corvettes,
Et vos travaux, et vos mineurs
N'épouvantent que les lecteurs
De vos redoutables gazettes;
Votre blocus ne bloque point;
Et, grâce à votre heureuse adresse,
Ceux que vous affamez sans cesse
Ne périront que d'embonpoint.

Durant la guerre de l'indépendance espagnole sous Napoléon, Gibraltar ne fut l'objet d'aucune attaque sérieuse, mais joua un grand rôle comme principal entrepôt d'approvisionnements et de munitions pour les armées alliées d'Espagne et d'Angleterre qui combattaient les nôtres.

Dans toutes les guerres qui suivirent le blocus célèbre dont nous venons de retracer les principales péripéties, guerres entre les Anglais et les Espagnols ou les Franco-Espagnols, les attaques contre Gibraltar n'ont eu lieu que du côté de la terre; l'inaccessibilité par mer en avait été démontrée par de trop désastreuses expériences.

Aujourd'hui, Gibraltar est plus que jamais une ville anglaise.

GIBRALTAR (détroit de). V. le *Supplément*.

GIBRAT (Jean-Baptiste), prêtre de la doctrine chrétienne, et géographe français, né aux Cubanes, près de Tarbes, en 1727, mort en 1803. Il enseigna les belles-lettres au collége de Castelnaudary, appuya chaudement la constitution civile du clergé pendant la Révolution, et fut plus tard persécuté par ses confrères. On a de lui les deux ouvrages suivants, qui eurent un grand succès, et méritent encore d'être consultés, malgré les découvertes modernes : *Géographie ancienne, sacrée et profane* (1790, 4 vol. in-12); *Géographie moderne*, souvent réimprimée.

GIBSON (Richard), peintre anglais, surnommé **le Nain**, né en 1615, mort en 1690. Lady Mortlake, dont il était domestique, ayant remarqué ses dispositions pour la peinture, lui fit étudier cet art dans l'atelier de Francis Cleyn. Gibson sut profiter de ses leçons et il fut bientôt en état d'exécuter de jolis tableaux à l'aquarelle et d'excellentes copies des peintures de Lely. L'exiguïté de sa taille (il avait 1m,14 de hauteur) lui valut d'être attaché à la maison de Charles II, auprès de qui il fut très en faveur et qui assista à son mariage avec Anne Sepherd, dont la taille égalait à peine celle de Gibson. De cette union naquirent neuf enfants qui furent de taille ordinaire et dont cinq parvinrent à l'âge de maturité. — Son neveu, Guillaume GIBSON, né en 1644, mort en 1702, jouit d'une grande réputation comme peintre de portraits. Il forma une des plus belles collections de gravures et de dessins qu'il y eût de son temps.

GIBSON (Edmond), philologue et théologien anglais, né en 1669, mort en 1748. Il fit ses études à l'université d'Oxford, et s'appliqua particulièrement à s'instruire dans la connaissance des langues du Nord. Quelques ouvrages qu'il publia tout jeune encore lui valurent l'amitié et la protection de l'archevêque Tennison. Il fut nommé recteur de Lambeth, archidiacre de Surrey, évêque de Lincoln, en 1715, et évêque de Londres en 1723. Dans toutes les fonctions qui lui furent confiées, il sut se faire aimer par sa charité, sa tolérance et le zèle sincère qu'il déploya pour la prospérité de l'Eglise anglicane. On a de lui une édition du *Polemo-Middiana*, de Drummond (Oxford, 1691, in-4°); la traduction latine du *Chronicon Saxonicum*, avec l'original anglo-saxon et des notes; *Reliquiæ Spelmannianæ*, ou *Œuvres posthumes de sir Henry Spelman, relatives aux lois et antiquités d'Angleterre* (Oxford, 1698, in-fol.); *Codex juris ecclesiastici anglicani* (1713, in-fol.); *Recueil des principaux traités contre le catholicisme* (1738, 3 vol. in-fol.); *Lettres pastorales* (1728); etc.

GIBSON (William), mathématicien anglais, né à Boulton (Westmoreland) en 1720, mort en 1791. D'abord garçon de ferme, puis fermier, n'ayant pas même reçu une instruction élémentaire, il résolut de suppléer à son manque d'éducation. Il apprit à lire, acheta un traité d'arithmétique, fut bientôt en état de faire de mémoire les opérations les plus compliquées, et se mit alors à apprendre à écrire. Au bout de peu de temps, grâce à son intelligence et à son excellente mémoire, Gibson connaissait la géométrie, la physique, l'algèbre, la mécanique, l'optique, l'art de la navigation. Tout en conduisant sa charrue, il méditait sur les difficultés d'un problème et en trouvait la solution. Sa réputation de savoir s'étendit et arriva jusqu'à Londres. De tous côtés, on voulut mettre sa science à l'épreuve, et le fermier répondait aux questions qui lui étaient faites. Malgré ses connaissances étendues, si laborieusement acquises, il ne se laissa point enivrer par l'orgueil; il ne quitta pas sa ferme et passa une partie de ses dernières années à instruire un petit nombre de jeunes gens qu'il prenait en pension chez lui. Le gouvernement le chargea souvent de faire des bornages de communes. Gibson n'a laissé aucun ouvrage. On n'a de lui que des solutions de problèmes, insérées dans plusieurs recueils : le *Palladium*, le *Gentleman's diary*, etc.

GIBSON (John-R.-A.), sculpteur anglais, fils d'un jardinier paysagiste, né à Gyffyn, près de Conway, dans le pays de Galles, en 1791, mort à Rome en 1866. A l'âge de neuf ans, il alla habiter avec son père la ville de Liverpool, où il fut placé chez un ébéniste, et, bientôt après, chez un sculpteur sur bois. Là, il put développer tout à son aise ses étonnantes dispositions, et ses premiers essais, entre autres une figure du *Temps*, modelée en cire, ayant attiré l'attention du sculpteur Roscoe, ce dernier l'encouragea dans ses études artistiques et l'aida de ses conseils. Une souscription privée, organisée par les amis du jeune sculpteur, lui permit d'aller passer deux ans à Rome, où il arriva en octobre 1817, muni d'une lettre de recommandation pour Canova, dont il devint bientôt un des meilleurs élèves. Il termina, en 1821, un groupe de *Mars et Vénus*, dont Canova fut si enchanté qu'il le fit voir au duc de Devonshire, et n'eut pas de cesse que ce lord n'en eût commandé à son élève l'exécution en marbre. Ce groupe est aujourd'hui le plus bel ornement de la galerie de Chatsworth. Vers la même époque, il exécuta sa *Psyché aux Zéphires*, pour sir George Beaumont. Des répétitions de ce beau groupe ont été faites par l'artiste lui-même pour le prince Torlonia et le grand-duc héréditaire de Russie. Après la mort de Canova, Gibson alla travailler quelque temps dans l'atelier de Thorwaldsen, et fut par ce fait l'élève des deux plus grands sculpteurs modernes.

Tout en continuant à traiter des sujets mythologiques, M. Gibson a su éviter de faire de plates et serviles copies de l'antique, et a donné un caractère original à ses statues, telles que l'*Amour*, *Psyché*, *Héro et Léandre*, l'*Aurore*, *Hébé*, *Sapho*, *Proserpine*, les *Chasseurs grecs*, les *Bergers endormis*, les *Amazones blessées*, etc. Depuis, M. Gibson s'est consacré aux sujets historiques, et n'a pas moins obtenu de succès dans ce nouveau genre. Nous citerons : la statue de la *Reine Victoria*, supportée par la Justice et la Bienveillance, qui est placée au nouveau palais de Westminster; une autre statue de la reine, placée au palais Buckingham; une statue en marbre d'*Huskisson*, pour le cimetière de Liverpool, et celle de *Robert Peel*, pour l'abbaye de Westminster. Durant ses dernières années, M. Gibson s'occupa de polychromie, ou méthode des Grecs pour colorer leurs sculptures. Il a ainsi exécuté plusieurs statues, tout en mettant beaucoup de réserve et de goût dans l'emploi des couleurs sur le marbre. Depuis son arrivée à Rome, en 1817, M. Gibson continua à y résider, mais il fit d'assez fréquents voyages en Angleterre.

GIBSON (Thomas **MILNER**-), homme politique anglais, né à la Trinité en 1807. Il est un des membres du Parlement qui ont joué le rôle le plus actif dans la lutte engagée depuis trente ans en faveur des réformes. C'est un orateur démocratique, libéral et libre-échangiste, de l'école de M. Brigth. Il est fils d'un officier d'infanterie, et fut élevé à l'université de Cambridge. En 1832, après son mariage, il voyagea. En 1837, il fut élu membre de la Chambre des communes par le bourg d'Ipswich, et vota d'abord avec les conservateurs, notamment la loi si importante sur le gouvernement du Canada. Mais l'année suivante il passa aux réformistes, et, en 1839, se présenta de nouveau aux électeurs avec le programme de la réforme. Il ne fut pas réélu. Ayant essayé un appel aux électeurs de Cambridge, il fut également repoussé. Loin de le ramener aux conservateurs, ce double échec le fit entrer encore davantage dans la lutte qui s'engageait. Pendant deux ans, il dépensa son ardeur dans les assemblées populaires, où il se fit remarquer par sa fougue oratoire. Aux élections générales de 1841, il se présenta aux électeurs de Manchester et fut élu contre un ministre, sir G. Murray. Ce succès appela sur lui l'attention. Il devint, avec M. Bright, M. Cobden et Charles Villier, un des chefs les plus connus du parti réformiste. La question du libre échange était déjà à l'ordre du jour.

M. Gibson fut, avec M. Brigth et M. Cobden, dès 1841, un des promoteurs de l'abolition des lois sur les céréales. En 1846, on vit réduire à 1 schelling le droit d'entrée de 8 schelling, payé par les grains étrangers. Cette même année, lord John Russel, favorable aux idées de réforme douanière, appela M. Gibson à faire partie du bureau du commerce comme vice-président. Il fut aussi nommé membre du conseil privé, et resta d'accord pendant deux ans avec le ministère; mais, en 1848, il se sépara du gouvernement sur la question de la réforme électorale et sur celle des finances. Sa retraite du bureau du commerce augmenta sa popularité. En 1852, il fut réélu. Il continua à soutenir les doctrines radicales que les frères Hume avaient professées et que M. Brigth continuait à défendre. En 1857, il ne fut pas réélu à Manchester. Il se porta comme candidat au bourg d'Asthon et y réussit. Deux ans après, les idées du libre échange continuant à prévaloir, il fut nommé président du conseil du commerce et il a été, en 1859, un des auteurs du traité de commerce entre l'Angleterre et la France. M. Milner-Gibson est encore, en ce moment, membre du Parlement et l'un des chefs du parti radical. Il s'est, en cette qualité, opposé avec une grande vivacité à toute intervention de l'Angleterre dans la guerre civile américaine.

GIBSONITE s. f. (ji-pso-ni-te — du nom du naturaliste *Gibson*). Minér. Nom donné par Haidinger à un minéral encore très-peu connu, qui a été trouvé à Hartfield, dans le comté de Renfrew, en Ecosse, et qui se présente en cristaux de couleur blanc sale ou rose pâle, dont la forme primitive semble être un prisme rhomboïdal droit, surmonté d'un biseau.

GIBUS s. m. (ji-buss — nom de l'inventeur). Sorte de chapeau cylindrique, qui se plie de façon à occuper très-peu d'espace : *Perdre son* GIBUS.

— Adjectiv. : *Un chapeau* GIBUS.

GIBYLE, ville de Syrie. V. DJÉBAÏL.

GICHTEL (Jean-George), écrivain mystique et visionnaire allemand, né à Ratisbonne en 1638, mort à Amsterdam en 1710. Il montra de bonne heure des dispositions singulières pour le rôle d'illuminé. On dit qu'il passait des heures entières à regarder le soleil, bouche béante, pensant s'entretenir avec Dieu. Il étudia cependant la théologie et le droit à Strasbourg, et fut attaché au tribunal supérieur de Spire, où il obtint un véritable succès comme avocat; mais ses idées ascétiques ne cessaient de le tourmenter. Ayant appris que le baron de Weltz s'occupait, à Ratisbonne, de purifier l'Eglise et de convertir les incrédules, il se rendit auprès de lui pour s'associer à son œuvre. Il ne craignit pas de soutenir publiquement qu'on devait demander à un professeur l'illumination du Saint-Esprit bien plutôt que l'instruction. Ses théories bizarres firent scandale. On le bannit de Ratisbonne. Il se rendit à Vienne, puis en Hollande, où il entreprit des prédications insensées contre le mariage, et trouva des sectateurs, même parmi les gens instruits. Malheureusement, la discorde ne tarda pas à se glisser entre le maître et les disciples. Retiré à Amsterdam, il finit ses jours dans la misère et l'oubli. Ses rares sectateurs prirent le nom de *gichtéliens* ou *frères des anges*, parce qu'ils croient, en s'abstenant du mariage et des plaisirs de la vie mondaine, en s'adonnant à la contemplation et autres pratiques, se rapprocher des anges. En dépit de leur petit nombre, ils se sont maintenus jusqu'à nos jours à Amsterdam, à Leyde, et dans quelques villes d'Allemagne. Deux ans avant sa mort, il perdit deux ongles au pied droit, lesquels furent remplacés, disait-il, par deux longues griffes d'aigle, ce qu'il regardait comme une manifestation toute spéciale de l'esprit saint. Il soutenait que sa parole devait être préférée aux saintes Ecritures. On a de lui : *Theosophia practica* (Leyde, 1722). Ses *Lettres* avaient, en outre, été publiées sans son aveu par Arnold, en deux recueils (1701, 2 vol., et 1708, 3 vol.).

GICHTÉLIEN s. m. (jich-té-li-ain). Hist. relig. Membre d'une secte fondée au XVIIe siècle à Ratisbonne, par George Gichtel.

GICLET s. m. (ji-klè — du prov. *gisclar*, jaillir avec force). Bot. Nom vulgaire de l'ecbalion élatérion, et plus particulièrement de son fruit. ‖ On dit aussi GICLEUR.

— **Encycl.** V. ECBALION.

GICQUEL DES TOUCHES (Pierre-Guillaume), navigateur français, né à Dinard (Ille-et-Vilaine) en 1770, mort à Saint-Malo en 1824. Il débuta dès l'âge de quatorze ans par un voyage à la côte de Guinée. En 1791, il fit partie de l'expédition envoyée à la recherche de Lapérouse, comme second pilote sur la *Recherche*, et attaché pendant la campagne à l'ingénieur Beautemps-Beaupré. Nommé au grade d'enseigne, son nom fut donné à une pointe dans le canal d'Entrecasteaux, au sud de la terre de Van-Diémen, ainsi qu'à une des terres qu'il découvrit. De 1795 à 1799, il fit une campagne dans l'Inde. Devenu lieutenant de vaisseau, il participa, à bord du *Géographe*, à l'expédition de Baudin aux terres australes. Il se maria à Sainte-Croix de Ténériffe, et arma un bâtiment pour le Mozambique. Les suites de cette campagne le menèrent à Buenos-Ayres, en 1800, au moment où les Anglais attaquaient cette ville. C'est à son courage et à son intelligence que la colonie dut son salut. De retour à Ténériffe et prié, par le gouverneur de Batavia, de le faire passer dans la colonie hollandaise, il fréta un bâtiment américain et le conduisit à bon port, après une traversée de cent cinq jours. Il fut, à la suite de cette campagne, nommé adjudant général de la marine hollandaise, et resta à Batavia jusqu'à la prise de cette île, en 1811. Il profita du séjour qu'il y fit pour relever la marine du pays et purger les côtes de Java des pirates qui les infestaient. Aussi les Anglais, entre les mains desquels il était tombé, à la prise de Batavia, lui firent-ils des offres magnifiques pour le déterminer à rester dans le pays; mais à la faveur des ennemis de son pays, Gicquel des Touches préféra la captivité. En 1814, il recouvra la liberté et revint en France, où il fut compris sur les listes de la marine comme capitaine de vaisseau de secours. Admis à la retraite deux ans après, il se retira à Saint-Malo, où il commanda encore plusieurs bâtiments de commerce. Il a laissé, outre divers mémoires publiés dans les *Annales maritimes : Tables comparatives des principales dimensions des bâtiments de guerre français et anglais* (Paris, 1817, in-4°); *Traité des manœuvres courantes et dormantes* (Paris, 1818, in-8°).

GICQUEL DES TOUCHES (Auguste-Marie), navigateur français, frère du précédent, né à Rennes en 1784, mort à Brest en 1855. Mousse à dix ans, aspirant à quinze, il fit les campagnes de Bruin, de Ganteaume et de Linois; en 1801, il fut promu au grade d'enseigne de vaisseau; en 1804, il assista, sur l'*Intrépide*, aux combats du cap Finistère et de Trafalgar. Le plus ancien des officiers restés à bord dans cette dernière journée si fatale à notre marine, il déploya autant d'énergie que de tact, et maintint à flot l'*Intrépide*, dans le coup de vent qui suivit la bataille. En 1811, Gicquel des Touches recouvra la liberté, et fut nommé lieutenant de vaisseau. En 1814, il prit part, comme second, à bord de la *Dryade*, au combat dit du *Romulus*. Envoyé après la paix, en 1817, au Sénégal, avec la gabare la *Loire*, il prit sur lui de rester dans la colonie pour y recueillir les naufragés de la *Méduse*. A son retour en France, il fit adopter à bord des bâtiments de l'Etat un mode d'installation du magasin général qui devint réglementaire. Employé à terre pendant les années suivantes, il traduisit de l'anglais plusieurs instructions nautiques, composa un long *Mémoire sur les courants de l'Atlantique*, compléta le *Manœuvrier* de Bourdé de Villehuet, et inséra dans les *Annales maritimes et coloniales* quantité de travaux, notamment sur la *Rentrée des bâtiments de guerre*. Capitaine de frégate en 1819, et chargé d'armer et d'installer la *Jeanne Darc*, construite sur de nouveaux plans, il fut fait, après plusieurs campagnes, capitaine de vaisseau, avec mission d'appliquer sur le vaisseau rasé, la *Guerrière*, un plan d'arrimage destiné à lui donner les meilleures qualités nautiques. Nommé directeur des mouvements du port de Brest, il marqua son passage dans ce port par d'importantes améliorations dans le service, et fut mis à la retraite en 1845. Il a publié, dans le tome C des *Annales maritimes*, une *Lettre contenant la rectification de plusieurs erreurs commises par M. Thiers dans son* Histoire du consulat et de l'empire, *au sujet de la bataille de Trafalgar*.

GICQUEL DES TOUCHES (Albert-Auguste), marin français, fils du précédent, né à Brest en 1818. Il entra au service en 1832, devint enseigne en 1838, lieutenant de vaisseau en 1843, capitaine de frégate en 1850, et capitaine de vaisseau en 1858. Chef d'état-major de l'escadre d'évolution, puis directeur du personnel au ministère de la marine, il fut fait contre-amiral en 1867, et reçut peu après le commandement d'une division navale dans la Méditerranée.

GICQUÉTEÏ s. m. (ji-ké-té-i — nom mongol). Mamm. Variété de l'onagre ou âne sauvage, connue aussi sous le nom de MULET SAUVAGE.

GIDDAH, ville d'Arabie. V. DJEDDAH.

GIDE (Casimir), compositeur français, né en 1804, mort en 1868. Son père, libraire à Paris, le destinait au commerce, et lui permettait l'étude de la musique comme simple passe-temps. Cependant, après quelques études au Conservatoire de Paris, où il avait suivi le cours de Dourlen, le goût de la composition s'empara de lui, et il satisfit son penchant en écrivant la musique d'une foule de vaudevilles et de drames. En 1830, il fit représenter à l'Opéra-Comique un ouvrage en un acte, intitulé le *Roi de Sicile*, qui n'eut point de succès. M. Gide se releva de cet échec, à l'Opéra, par son grand ballet avec chœurs, en cinq actes, en collaboration avec Halévy, la *Tentation*, qui obtint en 1832 une très-belle réussite. En 1834, un petit opéra-comique en un acte, l'*Angelus*, fut médiocrement goûté. Sa dernière œuvre, le ballet d'*Ozaï ou les Sauvages*, représentée à l'Opéra en 1847, pour les débuts de la Priora, renfermait des parties excessivement remarquables. Depuis ce moment, M. Gide prit la librairie de son père et renonça complétement à la musique.

GIDEL (Charles-Antoine), littérateur français, né à Gannat (Allier) en 1827. De bonne heure il suivit la carrière de l'enseignement, se fit recevoir licencié ès lettres en 1850, agrégé des classes supérieures en 1853, puis professa successivement la rhétorique à Brest (1853), à Angers (1855) et à Nantes (1857). Reçu cette même année docteur ès lettres, M. Gidel fut chargé d'un cours de littérature française à l'école préparatoire pour l'enseignement supérieur de Nantes. Professeur de troisième au lycée Bonaparte à Paris, en 1860, il fut chargé de la chaire de rhétorique en 1864. Un mémoire sur les imitations, faites en grec depuis le XIIe siècle, de nos anciens poëmes de chevalerie, lui fit décerner, en 1864, un des prix Bordin par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Depuis lors l'Académie française lui accorda le prix d'éloquence pour une *Etude sur Saint-Evremont* (1866) et pour un *Discours sur Jean-Jacques Rousseau* (1868). M. Gidel s'est fait en outre remarquer par la part active qu'il a prise au nouveau mode d'enseignement public inauguré par les conférences. Il a su, par sa parole facile et élégante, par ses aperçus ingénieux et par son érudition conquérir les suffrages du public, notamment à la Sorbonne et au théâtre du Châtelet, où il a fait, au mois de février 1869, un commentaire fort applaudi du *Misanthrope*. Indépendamment d'un grand nombre d'articles insérés dans la *Revue de l'Anjou*, l'*Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques*, la *Revue de l'instruction publique*, etc., et des éditions de plusieurs ouvrages classiques, on doit à M. Gidel : *Les troubadours et Pétrarque; De Philippide Guillelmi Britonis* (1857, in-8°), sa thèse de doctorat; *Nouveau recueil de morceaux choisis d'auteurs français* (1865 et suiv., in-8°); une bonne édition des *Œuvres de Boileau* (1869, in-8°), etc.

GIÉ, terre qui a donné son nom à un rameau de la maison de Rohan, issu de la branche de Rohan-Guéméné. Ce rameau a pour auteur Pierre de Rohan, seigneur de Gié, maréchal de France, fils puîné de Louis de Rohan, seigneur de Guéméné et de Marie de Montauban. Le maréchal de Gié, mort en 1513, laissa, entre autres enfants : Charles, dont on va parler; Pierre de Rohan, seigneur de Frontenay, auteur de la branche des ducs de Rohan (V. ROHAN), et François de Rohan, archevêque de Lyon. Charles de Rohan, seigneur de Gié, vicomte de Fronsac, grand échanson de France, gouverneur de la Touraine, épousa en premières noces Charlotte d'Armagnac, comtesse de Guise, dont il n'eut pas d'enfants, et, en secondes noces, Jeanne de Saint-Séverin, qui lui donna François de Rohan, seigneur de Gié, baron du Château-du-Loir, ambassadeur à Rome, lieutenant au gouvernement de Bretagne. Avec lui s'éteignit le rameau des seigneurs de Gié, puisqu'il ne laissa que trois filles : Eléonore de Rohan, mariée à Louis de Rohan, comte de Montbazon; Jacqueline de Rohan, mariée à François de Balzac-d'Entragues, et Françoise, dite **Diane de Rohan**, mariée à François de La Tour-Landry, comte de Châteauroux.

GIÉ (Pierre de ROHAN, dit DE), maréchal de France, né en Bretagne vers 1450, mort en 1513. Il obtint le bâton de maréchal en 1475, reprit à Maximilien d'Autriche les places de Flandre (1479), défendit les frontières de Picardie après la mort de Louis XI, se distingua en Italie sous Charles VIII et Louis XII, et délivra le duc d'Orléans assiégé dans Novare. Louis XII, dont il avait toute la confiance, le chargea de l'éducation de l'héritier de la couronne (François Ier). En 1504, le roi fut atteint d'une grave maladie. Anne de Bretagne, le croyant à l'extrémité, dirigea ses effets les plus précieux sur la ville de Nantes, dont la souveraineté devait lui revenir. Le maréchal de Gié fit arrêter les bateaux qui les transportaient. La reine en conçut une haine violente contre lui. Elle exigea du faible Louis XII, après son rétablissement, le renvoi du maréchal devant le parlement de Toulouse, pour crime de lèse-majesté. Les juges se trouvèrent dans un grand embarras : absoudre le prévenu, c'était irriter une princesse altière et remettre en question peut-être la réunion de la Bretagne; frapper avec la dernière rigueur un homme qui sans doute n'avait fait qu'obéir à des ordres secrets, c'était avilir l'autorité de la couronne. On prit un moyen terme : la sentence, qui fut rendue le 9 février 1505, privait le maréchal de Gié de ses grades et honneurs pendant cinq ans. Il se retira à son château du Verger, entre Angers et La Flèche, cherchant des consolations dans la culture des arts, qu'il avait appris à aimer pendant ses campagnes d'Italie. Anne de Bretagne, nous dit le président Hénault, le poursuivit toute sa vie. Louise de Savoie, qu'il aimait éperdument, et à l'instigation de laquelle il s'était, dit-on, compromis dans l'intérêt de son fils (François Ier), l'abandonna dans le malheur.

GIEBEL (Chrétien-Godefroy-André), zoologiste allemand, né à Quedlinbourg (Prusse) en 1826. Il étudia à l'université de Halle; reçu agrégé en 1845, il y fit des cours sur la paléontologie, l'anatomie comparée et l'histoire naturelle. En 1858, il fut nommé professeur adjoint de zoologie à l'université de cette ville, devint titulaire de la même chaire en 1861 et, peu de temps après, fut appelé à la direction du musée zoologique. Dans ses leçons comme dans ses ouvrages, il a toujours soutenu la théorie du perfectionnement graduel des êtres sur la surface de la terre. Dans les différentes couches de formation du globe terrestre, il trouve la preuve qu'à chaque création les êtres s'éloignaient davantage de la forme primitive, et que ce développement s'opérait d'après des règles fixes. Agassiz, Bronn et Burmeister avaient déjà exposé cette théorie d'une manière générale; mais Giebel est le premier qui l'ait érigée en système et en ait établi les lois. Parmi ses ouvrages, nous devons mentionner sa *Paléozoologie* (Mersebourg, 1846), qu'il remania complétement et qui parut sous ce nouveau titre : *Paléontologie générale* (Leipzig, 1852); *Faune du monde antédiluvien* (Leipzig, 1847-1856, vol. I à III, inachevé); *Odontographie* (Leipzig, 1854, avec 52 planches); *Les mammifères considérés au point de vue zoologique, anatomique et paléontologique* (Leipzig, 1853-1855); *Manuel de zoologie* (Darmstadt, 1857-1865, 3e édit.). Il a de plus écrit quelques ouvrages populaires, entre autres le *Cosmos pour le peuple* (Leipzig, 1849); *Questions que l'on fait tous les jours sur l'histoire naturelle* (Berlin, 1858), et *Histoire naturelle du règne animal* (Leipzig, 1858-1863, 5 vol.). En 1847 il avait fondé à Halle une société d'histoire naturelle, qui a publié depuis cette époque des *Comptes rendus annuels* (Berlin, 1849-1855); des *Mémoires* (Berlin, 1856-1852, 2 vol., avec 50 pl.), et un *Journal général d'histoire naturelle* (Berlin, 1853 et suivantes).

GIEBICHENSTEIN, village de Prusse, province de Saxe, près de Halle; 800 hab. Au milieu d'un riant jardin, ruines pittoresques d'un château fort où fut enfermé, en 1102, Louis le Sauteur, landgrave de Thuringe, qui s'échappa, au dire de la tradition, en sautant du haut du rocher sur lequel le château est construit dans la Saale, qui en baigne le pied. Ce château servit aussi longtemps de prison au duc Ernest II de Souabe.

GIECH (François-Frédéric-Charles, comte DE), homme d'Etat allemand, né en 1795, mort en 1863. Il appartenait à une des plus anciennes familles de la Moravie. Entré dans l'administration bavaroise avec le titre de conseiller de régence, il devint directeur de régence à Wurtzbourg, puis, en 1838, président de régence de la Franconie moyenne; mais il donna sa démission en 1840, et en exposa les motifs dans un *Mémoire* au roi, qui, publié sans son aveu (Stuttgard, 1840), excita vivement la curiosité et la sympathie publiques. Cette sympathie s'accrut encore lorsque parurent ses *Opinions sur la vie administrative et sur la vie publique* (Nuremberg, 1843, 2e édit.). En 1846, à la mort de son frère aîné, il lui succéda comme membre héréditaire du Reichsrath, et prit dès lors une part importante aux discussions de la première chambre de Bavière. En 1848, il fut élu membre du parlement de Francfort. On a de lui un ouvrage assez remarquable dans son genre, sous ce titre : *Code domestique dans la famille des comtes et barons de Giech* (1855).

GIEDDE (Ove), amiral danois, né à Tomerup (Scanie) en 1594, mort à Copenhague en 1661. Le roi de Danemark ayant accepté les offres d'un aventurier hollandais nommé Boschower, qui se chargeait de lui procurer un traité avantageux et des établissements dans l'île de Ceylan, donna, en 1618, à Ove Giedde le commandement d'une expédition qui, après une navigation des plus difficiles, arriva sur les côtes de Ceylan. Mais là, toutes les espérances que les Danois avaient formées s'évanouirent. Désespérant de vaincre les difficultés qui se présentaient à lui, Giedde alla négocier à la côte de Coromandel. Il obtint du rajah de Tanjaour le village maritime de Tanquebar, au prix d'une redevance annuelle, y fit élever le fort Dansbourg et y créa un établissement auquel la compagnie des Indes dut en grande partie sa prospérité. De retour en Danemark (1622), Giedde fut comblé de récompenses et d'honneur par le roi Christian IV, qui lui donna la direction des mines d'argent de Kongsberg. De 1643 à 1645, il prit part à la guerre du Danemark contre la Suède et la Hollande, fut nommé sénateur et grand amiral, devint, en 1657, un des plénipotentiaires chargés de négocier la paix avec la Suède, fut retenu comme prisonnier d'Etat au moment où éclatèrent de nouveau les hostilités, et ne recouvra sa liberté que peu de mois avant sa mort. On a de Giedde, en danois, la *Relation de tout ce qui s'est passé dans l'expédition de l'Inde depuis le* 24 *novembre* 1618 *jusqu'au* 4 *mars* 1622, insérée dans le recueil de J.-H. Schlegel sur l'histoire du Danemark (Copenhague, 1772), et *Négociations avec l'empereur de Candy et le rajah de Tanjaour*, publiées dans le même recueil.

GIEDROYC (Romuald-Thadée, prince), général polonais, né à Podruska (Lithuanie) en 1750, mort à Varsovie en 1824. Il prit du service en 1765, se signala par sa bravoure aux combats de Grodno, de Molczadz, de Bezdziez, contre les Russes, devint ensuite général major, entra de nouveau en campagne lorsque les Russes envahirent la Pologne en 1792, battit l'ennemi à Salaty, près de la Courlande (1794), et reçut, en récompense de cet exploit, le grade de lieutenant général, avec une bague d'honneur portant cette inscription : *La patrie à son défenseur*. Giedroyc continua à prendre une glorieuse part à la guerre nationale jusqu'à ce qu'il fût fait prisonnier par Souvaroff. Rendu à la liberté, il alla en France (1796), puis en Allemagne, et finit par se retirer dans ses terres en Samogitie. Lorsqu'en 1812 Napoléon arriva à Wilna, Giedroyc, qui espérait la résurrection prochaine de la Pologne, sortit de sa retraite et fut chargé par l'empereur d'organiser les troupes lithuaniennes. Fait prisonnier à Sierakow (1813), il fut envoyé à Arkhangel, où il resta jusqu'en 1814. Il retourna alors en Pologne, où il fit partie, en 1815, de la commission chargée par l'empereur Alexandre de réorganiser l'armée polonaise.

GIEDROYC (Joseph-François-Xavier, prince), général polonais, fils du précédent, né Steezc (Lithuanie) en 1787, mort à Paris en 1855. Il suivit comme son père la carrière des armes. Lieutenant dans le 1er régiment des chevau-légers polonais de la garde impériale (1808), il fit la guerre d'Espagne et d'Autriche, prit part, en 1812, comme capitaine adjudant-major, à la campagne de Russie, aida son père à organiser l'armée lithuanienne, tomba en même temps que lui entre les mains des Russes, et, rendu à la liberté en 1814, retourna en France. Bientôt après, le prince Giedroyc prenait part à la bataille de Waterloo. Lors du retour des Bourbons, il repartit pour la Pologne, refusa par la suite de prêter serment de fidélité à l'empereur Nicolas, fut envoyé en Sibérie, où il passa plusieurs années, et finit par obtenir d'aller habiter la France; mais ayant emmené avec lui son jeune fils, qui devait rester en quelque sorte comme otage à Varsovie, il eut tous ses biens confisqués. — Son frère, Constantin-Alexandre-Julien GIEDROYC, né à Bobien (Lithuanie) en 1805, mort à Varsovie en 1844, fut chambellan de l'empereur Nicolas, qui le nomma vice-directeur de l'administration générale du royaume de Pologne.

GIEDROYC (Lucie), femme de lettres polonaise. V. RAUTENSTRAUCH (Mme de).

GIÉLÉE (Jacquemart), poëte français, né à Lille au XIIIe siècle. Il composa, sous le titre